

The book cover features a young woman with long, wavy brown hair and light blue eyes, looking directly at the viewer. She is wearing a dark blue top. The background is a composite image: on the left, a tall wooden bookshelf filled with books; on the right, a window looking out onto a lush green forest. The overall lighting is warm and golden, suggesting a late afternoon or early morning setting. The author's name is at the top right, and the title is at the bottom center.

François Rochet

ROMANE

François Rochet

Romane

© François Rochet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4094-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Bonjour, je m'appelle Romane. Au moment où j'écris ces lignes, j'ai presque quinze ans. Si vous les lisez, c'est sans doute que je ne suis plus de ce monde. Mais peut-être ai-je réussi à le sauver.

Ma vie a été récemment bousculée par une série d'événements qui m'ont poussé à la rédaction de ce journal ; je ne sais pas comment tout cela se terminera, je veux donc tout écrire, au cas où je ne puisse plus les raconter moi-même. Ce que vous allez découvrir dans ces pages va sans doute vous paraître incroyable, inconcevable, dérangent, peut-être même effrayant ; et pourtant tout est vrai. Voici l'histoire de ma courte vie.

Mon premier souvenir de glisse remonte à ma petite enfance : je devais avoir environ cinq ou six ans. À cette époque, je vivais avec ma famille dans un appartement parisien. Mes parents travaillaient, c'est donc une nounou qui gardait mon petit frère et venait me chercher à l'école. Je ne conserve dans ma mémoire que quelques moments de ces années, comme des volutes de brouillard insaisissables, qui semblent se dissiper un peu plus à chaque fois que j'essaie de les rappeler à moi. Je me souviens que j'étais heureuse, dans une famille aimante, et que tout semblait simple. Nous vivions dans un immeuble au sein d'une résidence dans laquelle il y avait un grand jardin planté de grands arbres. Notre appartement était très lumineux, avec de grandes baies vitrées et une terrasse remplie de plantes. Bref, j'avais une enfance chanceuse et très heureuse. Même l'arrivée de Tom, mon petit frère, n'avait pas bouleversé cette existence paisible.

Mais revenons à la première fois où j'ai « glissé ». J'utilise ce terme, car il n'existe pas à ma connaissance de mot dans la langue française pour exprimer ce phénomène ; c'est ce que j'ai trouvé de plus approprié pour décrire cette sensation étrange que j'éprouve à chaque fois que cela m'arrive. Elle est très proche de celle qu'on peut ressentir lors d'une sieste. Imaginez-vous allongée sur votre lit après un déjeuner copieux. Il fait bon, ni trop chaud ni trop froid ; un vent léger soulève les rideaux d'une fenêtre ouverte et vient vous caresser gentiment. Vos pensées s'égarent, et vous vous sentez aspirée par les draps, comme tirée de l'intérieur vers un vide profond. Vous y êtes ? Et bien voilà, c'est exactement ce que je ressens lorsque je pars de l'autre côté.

Je me rappelle très exactement la scène : j'étais assise sur mon lit d'enfant, dans la chambre que nous partagions avec Tom. La pièce, uniquement meublée

par deux lits en bois blanc et une armoire, était plutôt petite comparée à celle que j'ai pu avoir par la suite. En revanche elle possédait une grande baie vitrée qui donnait sur la terrasse, et apportait un flot de lumière pendant la journée. Ce n'était pas le cas à ce moment-là : la nuit était tombée, et l'endroit était uniquement éclairé par une guirlande électrique constituée d'une multitude de boules en tissu multicolores. Mon petit frère était sur les genoux de ma mère, qui nous racontait l'histoire du petit chaperon rouge.

Je connaissais bien sûr cette histoire, un classique de Charles Perrault que mes parents et ma nounou avaient déjà dû me lire une bonne vingtaine de fois. Mais à cet âge, on semble ne jamais se lasser d'écouter encore et encore les mêmes récits, bien au contraire. Bercée par la voix douce de ma maman, je vivais avec intensité l'histoire de cette petite fille chargée d'apporter à manger à sa grand-mère. Bien que cela date de plus de dix ans, je me souviens précisément des sensations que j'ai éprouvées à cet instant, notamment lorsque je réalisai que j'étais soudainement à l'intérieur de l'histoire.

C'était comme une sorte de rêve, et j'étais alors trop jeune pour me rendre compte de ce qui se passait réellement : je n'étais plus dans ma chambre à Paris, mais dans une forêt luxuriante. L'herbe verdoyante était comme une caresse sous mes pieds, tout comme la douce brise qui agitait mes cheveux. À cette époque je n'avais pas remarqué de quelle couleur ils étaient, mais je sais désormais avec certitude qu'ils étaient d'un bleu nuit profond.

Il n'y avait pas eu de grand flash, de long tunnel plein de couleurs scintillantes pour matérialiser ma transition ; juste un glissement subtil, comme un songe éveillé. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai cru pendant des années que je ne faisais que rêver, comme tout le monde ; sauf qu'on a tendance à oublier très rapidement nos rêves. J'ai au contraire un souvenir très précis de mes sessions de glisse, notamment la toute première.

Je me rappelle chaque instant de cette promenade dans les bois. La stupéfaction, tout d'abord, d'être là, sans mes parents. Je n'éprouvais pourtant pas la moindre inquiétude, tant le décor était enchanteur. Car ce n'était pas une forêt comme il en existe en France ou ailleurs dans notre monde. Les couleurs étaient plus vives, l'air plus tiède. Partout, des papillons virevoltaient, des dizaines d'oiseaux chantaient dans les arbres. Ceux-ci étaient majestueux, possédant d'énormes troncs qui s'élançaient à la conquête du ciel, leurs hautes branches feuillues apportant une ombre apaisante.

Des petits lapins blancs jouaient dans les grandes fougères, indifférents à ma présence. Un léger bruit me guida jusqu'à un petit ruisseau dont l'eau

transparente gazouillait gaiement. Je m'allongeai sur la berge et trempai ma main ; l'eau était fraîche sans être froide, si transparente que je pouvais voir des dizaines de poissons de toutes les couleurs y nager en toute tranquillité.

Tout était parfait. Trop, me direz-vous. Certes, mais souvenez-vous que j'étais dans un conte, ou un rêve si vous préférez le croire pour le moment.

Soudain, j'entendis une voix chanter au loin. Intriguée, je me dirigeai doucement dans la direction du bruit, et je finis par découvrir un petit chemin qui serpentait entre les arbres. Dissimulée derrière un gros tronc, je vis alors arriver une fille qui devait avoir quelques années de plus que moi. Ses grandes boucles brunes sortaient de la capuche de sa cape rouge, et elle avançait gaiement sur le sentier en sautillant. Je remarquai qu'elle portait un petit panier en osier recouvert d'un napperon à carreaux. Je la reconnus immédiatement : il s'agissait du Petit Chaperon Rouge, et je savais très exactement où elle se rendait.

Bon, je ne voudrais pas vous spoiler, mais la suite de l'histoire n'est pas vraiment sympathique pour cette gamine : il se trouve qu'un grand loup a pris la place de sa grand-mère, dans le but de dévorer l'enfant qu'il n'a pas réussi à attraper dans les bois. Il a donc dévoré la vieille dame, lui a pris ses vêtements, et s'est glissé dans son lit, attendant patiemment que sa proie n'arrive. En entrant dans la maison, le petit chaperon rouge ne décèle pas le piège, ce qui laisse penser qu'elle a de sérieux problèmes de vue.

Ensuite, les versions divergent : dans celle de Charles Perrault, l'animal ne fait qu'une bouchée de la petite, qui rejoint son aïeule dans le ventre de la bête, et l'histoire se termine ainsi. Il existe une multitude d'autres variations dans lesquelles la grand-mère survit, où le chaperon rouge arrive à tuer seule le loup, d'autres où un chasseur intervient.

Quoi qu'il en soit, du haut de mes cinq ans, je frissonnais de peur car je savais ce qui l'attendait, tapi dans la petite maison perdue au fond des bois. Au moment où la fillette passait devant moi, je décidai, sur un coup de tête, de l'appeler. J'avais peur de l'effrayer, mais je ne pouvais pas rester là sans rien faire. Cependant, au lieu de sursauter, elle continua son chemin comme si de rien n'était. Je criai un peu plus fort, mais rien n'y fit. Prenant mon courage à deux mains, je sortis alors de ma cachette, et la rattrapai tout en continuant de l'interpeller.

Je finis par la dépasser et me mis juste devant elle afin de l'arrêter. Il se passa alors une chose incroyable : le petit chaperon rouge me traversa comme si je n'existais pas ! Pourtant j'étais bel et bien là, je le sais désormais avec certitude.

Avez-vous déjà fait ces rêves dans lesquels vous courez sans vraiment avancer, comme si vos pieds étaient pris dans une sorte de boue visqueuse, ou dans des sables mouvants ? C'était exactement la même sensation : je me mis à crier de plus en plus fort, m'agitant frénétiquement devant cette fille qui allait droit dans la gueule du loup, au sens littéral du terme.

Rien n'y fit, elle continua son chemin en chantonnant, inconsciente du danger qui la guettait. Je me mis à pleurer de rage et de tristesse, tentant de la repousser physiquement, mais rien n'y fit : à chacune de mes tentatives je passais à travers elle sans qu'elle ne se rende compte de quoi que ce soit. Au bout de plusieurs minutes, la maisonnette fut en vue, et une peur panique, incontrôlable, me saisit. Ne voulant pas assister à la suite tragique, je pris mes jambes à mon cou et m'enfuis le long du chemin.

L'instant d'après, j'étais dans mon lit, en compagnie de mon petit frère et de ma mère qui ne s'étaient rendu compte de rien.

C'était ma première glisse. Ce n'était pas une expérience très agréable, et pourtant ce n'était rien comparé à celles qui suivirent.

Comme je vous le disais, j'ai eu une enfance plutôt heureuse, à Paris, où je suis née. Je ne conserve bien sûr aucun souvenir précédant l'arrivée de mon petit frère, quasiment le jour de mon deuxième anniversaire. Mais ce dont je me rappelle sur les années suivantes est une succession d'impressions douces et souriantes. Nous avons habité pendant sept ans dans un appartement parisien très lumineux, au dernier étage d'un immeuble. Chaque été, mon père gonflait sur la terrasse une petite piscine dans laquelle nous passions énormément de temps. Nous n'avons quasiment pas connu les parcs et les squares de Paris, étant parmi les privilégiés à avoir un espace extérieur sur lequel jouer, et qui se transformait en une vraie pièce à vivre quand les beaux jours revenaient.

Tout était parfait, ou presque : assez vite, je me rendis compte que quelque chose clochait chez moi. Il faut que je vous en parle, afin que vous compreniez mieux qui je suis. Parmi mes multiples complexes, ma taille tient une place privilégiée : je suis toute petite. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours été la moins grande de ma classe, et le phénomène n'a fait qu'empirer, année après année. Les autres filles poussent comme des flèches à l'assaut du ciel, tandis que je reste les pieds bien ancrés au sol. Mon corps ne semble pas avoir envie de se développer, et cela me désespère. Toutes mes amies font au moins une tête de plus que moi, et avec cette taille vient leur assurance, leur confiance en elles que je leur envie tant. Cela me gâche chaque instant, sans que je ne puisse rien y faire.

Je suis allée consulter des spécialistes, mais ils n'ont rien trouvé : je n'ai pas de maladie, pas de malformation, je suis juste plus petite que la moyenne. Vous me direz que c'est une bonne nouvelle ; certes, mais qui dit pas de problème dit pas de solution, et je suis donc condamnée à vivre avec cette petite taille toute ma vie.

Alors oui, il y a pire, et je ne devrais pas me plaindre. Je le sais, mes parents me le disent sans cesse, mais en toute honnêteté cela ne m'aide pas beaucoup. Je suis parfaitement consciente de la chance d'avoir l'existence que j'ai, et pourtant ce désagrément physique me rend régulièrement malheureuse. Je ne compte pas les fois où j'ai fait la connaissance de nouvelles personnes qui me donnaient au minimum deux ans de moins que mon âge et me traitaient comme une gamine. C'est à un tel point que je redoute les nouvelles rencontres, de peur d'être jugée. Pathétique, non ? Et oui, telle est ma vie. En tous cas c'est à cela que ressemble la partie visible de l'iceberg, celle que mes proches connaissent. L'autre, la plus

sombre, n'est connue de personne pour le moment.

Je ne dirais pas que l'arrivée de mon petit frère a bouleversé mon existence. Certes, j'aurais préféré une petite soeur, ou mieux, une grande soeur. Mais quand nous étions plus petits, nos deux ans d'écart et notre différence de genre n'étaient pas vraiment un souci : nous passions tout notre temps à jouer ensemble, et partagions la même chambre. À bien y réfléchir, cette complicité a duré assez longtemps, jusqu'à mes douze ans environ. Ensuite nous nous sommes un peu éloignés : il est devenu vraiment énervant en grandissant, à moins que ce soit moi qui aie eu de plus en plus de mal à supporter ses gamineries. Les garçons sont parfois vraiment immatures, et nos centres d'intérêt ont divergé au fur et à mesure que nous grandissions, au grand regret de nos parents qui auraient aimé que nous restions éternellement soudés :

— Tu sais, dans la vie, le plus important c'est la famille. Le lien qui vous unit avec ton frère est indéfectible ; il sera encore là lorsque nous ne serons plus de ce monde. Tu auras alors peut-être fondé ta propre famille, et lui aussi ; mais quoi qu'il arrive, Tom et toi êtes unis pour la vie.

Je déteste lorsque mes parents parlent de leur mort. Ça n'arrive pas souvent, mais cela me met vraiment mal à l'aise. Je sais bien sûr que nous allons tous mourir, je suis malheureusement très bien placée pour le savoir. Mais cela me fait trop mal d'imaginer qu'un jour ils ne seront plus là pour m'aider, me chercher, me reconforter, me câliner, me rassurer, m'encourager, me supporter, me porter, m'envelopper. Et très franchement, savoir que mon petit frère sera encore là lorsque cela arrivera ne m'aide absolument pas à rendre cette réalité plus facile à digérer.

Mon père et ma mère se sont rencontrés assez tard, et nous ont eus après un certain temps de vie commune. Ma mère travaille dans la même société depuis qu'elle a terminé ses études, et semble assez épanouie dans ce qu'elle fait, même s'il y a des hauts et des bas, comme partout j'imagine. À l'époque où nous vivions à Paris, elle allait travailler à pied, et pouvait venir nous chercher chez la nounou assez tôt.

Maman s'est beaucoup occupée de nous lorsque nous étions à Paris. C'est une personne formidable, qui a toujours été à mon écoute, et a tout fait pour qu'on soit heureux. Encore aujourd'hui, nous avons une relation assez complice, et c'est elle que je vais voir en premier si j'ai envie d'avoir une discussion sur un sujet intime. Je lui dis tout, ou presque : je n'ai pas réussi encore à lui parler de ce qui m'arrive depuis plus de dix ans, et cela me ronge.

Pourquoi ne le fais-je pas ? Parce que je redoute sa réaction, que son regard

sur moi change, et que notre relation s'en trouve irrémédiablement gâchée. Je crains qu'elle ne me croie pas, et me prenne pour une folle ; ce serait terrible. Je lui cache donc cette partie de moi, qui ne fait pourtant que grandir, et que je vais avoir de plus en plus de mal à dissimuler. Je recule pour mieux sauter, j'en suis bien consciente, pourtant je n'arrive pas à me décider. Ce journal est peut-être la solution : un jour, je lui donnerai, et elle saura. Mais pour le moment j'en suis incapable, ni à elle ni à mon père.

Bien que nous soyons moins intimes, lui et moi, ça serait paradoxalement peut-être plus facile de lui dire : de nature beaucoup plus fantasque, il pourrait plus facilement croire l'incroyable. Il est celui avec qui on a toujours joué, parfois au grand désespoir de ma mère qui levait les yeux au ciel et lâchait sa fameuse phrase :

— J'ai parfois l'impression d'avoir trois enfants à la maison.

C'est vrai que sur certains aspects mon père est un éternel enfant : passionné de jeux vidéos et de jeux de plateau, il a un groupe d'amis qu'il retrouve chaque semaine pour jouer, et ce depuis plus de vingt ans. Il nous a transmis sa passion, et nous faisons régulièrement avec lui des parties le weekend.

Son parcours professionnel est plus chaotique que celui de ma mère : il a eu plusieurs emplois avant de fonder une famille, et quand j'ai eu environ six ans, il a quitté celui qu'il exerçait depuis ma naissance. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais il disait qu'il y était malheureux. Il travaillait alors dans un grand groupe de publicité, et cela me semblait pourtant un endroit incroyable : chaque fois que j'étais allée à son bureau, j'y avais croisé plein de gens sympas qui semblaient beaucoup s'amuser ; il y avait des bonbons partout, des peluches, des meubles de toutes les couleurs. Maman disait que c'était une cour d'école, et en effet les gens y étaient beaucoup plus jeunes que mon père.

Pendant des années il avait semblé s'y épanouir, mais sur la fin il parlait sans cesse de son chef comme quelqu'un de mauvais qui faisait beaucoup de mal autour de lui. J'ai cru comprendre par la suite que c'était un vieux pervers, et qu'il n'était pas le seul dans ce milieu professionnel. C'était avant le mouvement MeToo, mais je crois que ça n'a rien changé concernant ce type : il est resté là où il était, bien au chaud. Certaines choses n'évolueront jamais, malheureusement. Mon père disait qu'il fallait protéger les plus jeunes de ce genre de personnage, et que c'était le rôle des parents de le faire, notamment pour leurs enfants.

Nous formons une famille dans laquelle la confiance est une valeur très importante, et nos parents ont toujours beaucoup insisté sur ce point. On a bien évidemment tous nos petits secrets, mais dans la mesure du possible on partage beaucoup de choses, et j'ai découvert avec le temps que plus mes parents avaient